

La portée de certaines voix

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 82

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257009>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ment relevée et des larmes abondantes coulent de ses yeux... Pierrou n'avait jamais pleuré...

Ce sont de belles larmes qu'il verse, non pas les stériles sanglots de la faiblesse, mais celles que versent les braves qui sentent leur impuissance à reconnaître jamais le sublime sacrifice de la Croix, les larmes de Clovis aux pieds de saint Remy, en même temps que les larmes du fils repentant qui retrouve enfin l'abri paternel !

Edmond Coz.

La portée de certaines voix

Il arrive fréquemment qu'un orateur est plongé dans l'embarras quand il doit prendre la parole dans une salle dont il ignore les qualités ou les défauts acoustiques et qu'il se demande avec anxiété quel degré d'intensité il doit donner à sa voix pour se faire entendre de tous ses auditeurs.

Le problème est en effet assez complexe. Trois qualités peuvent intervenir : la salle elle-même, les auditeurs, et l'orateur.

On sait que l'acoustique d'une salle est bonne lorsqu'il n'y a pas d'écho, et que le son de résonance a une durée suffisante pour renforcer le son qu'il a produit sans empiéter sur le son suivant ; nous savons aussi que l'oreille n'est pas également sensible à tous les sons ; reste l'influence de l'orateur.

On dit généralement que certaines voix portent mieux que d'autres. Cette assertion est-elle vraie, et que signifie-t-elle exactement ?

C'est ce qu'étudie le docteur Marage. Il cherche expérimentalement, quelle énergie doivent donner à leurs voix, pour se faire entendre, des orateurs ayant des timbres de basse, de baryton ou de ténor.

Pour cela, le docteur Marage emploie un orateur artificiel : la syrène à voyelles.

Il peut ainsi mesurer facilement le volume d'air qui s'échappe et la pression. Le produit de ces deux nombres lui donnera l'énergie du son.

Les expériences ont été faites à Paris, au Trocadéro, à l'église de la Sorbonne, à l'amphithéâtre Richelieu et à l'Académie de médecine.

un baume sur la blessure de son cœur où persistait, malgré lui et sans qu'il s'en rendit bien compte, le persistant regret d'être si laid, non qu'il eût la moindre velléité de coquetterie, mais parce qu'il n'osait, à cause de cette cicatrice qui le défigurait, proposer de l'épouser à aucune fille du pays, dans la crainte d'être repoussé.

Cependant, il avait quelque bien, passait avec raison pour un bon parti, étant, en outre, travailleur et rangé, et celle qui l'eût accepté aurait joliment bien fait.

III

Eloi fut aimé, choyé, dorloté avec une tendresse infinie par Jeannie, et le père Berthot lui-même se prit vite d'amitié profonde pour cet enfant qui grimpaît sur ses genoux et dont la petite voix claire rompait si agréablement la monotonie de son existence d'aveugle.

Les gens du pays continuaient bien à le trouver fort laid, mais ils n'osaient plus le dire tout haut ; seulement, ils gardaient à Jeannie une rancune invouée de leur avoir répondu si hautainement et aussi de faire fi de leurs conseils. Ils lui en voulaient de s'en être passé, d'avoir agi à sa guise et de leur tenir tête avec ce qu'ils croyaient être

decine. Dans toutes les salles, les voix de basse ont un grand désavantage, puisqu'elles doivent dépenser une énergie de 7 à 18 fois plus grande que les voix de ténor.

De plus, il y a des salles dans lesquelles une voix de basse doit dépenser, pour se faire entendre, une énergie 9 fois plus grande que dans d'autres. Les voix de baryton donnent des résultats intermédiaires.

On a raison de dire que certaines voix portent mieux ; cette expression signifie simplement, que certaines voix ont besoin d'un moindre effort pour se faire entendre.

M. Marage indique en terminant par quels moyens un orateur peut acquérir les qualités qui lui manquent en augmentant sa capacité pulmonaire et la force élastique de l'air vibrant qui s'échappe des résonateurs supra-laryngiens.



Quelques conseils

Un professeur donnant des leçons pendant les vacances à un jeune homme d'une quinzaine d'années, se demande parfois s'il doit appeler son élève « Monsieur Georges » ou simplement « Georges ».

Seul avec lui, il vaut mieux dire « Georges », pour lui faire comprendre sa dépendance et l'autorité du maître.

Devant la famille, on peut dire « Monsieur Georges », s'il n'existe pas une très grande intimité dans les relations et si le maître ne peut s'attribuer une très grande autorité.

Devant les étrangers et en parlant de l'élève, soit à la famille du jeune homme, soit aux amis, il est préférable de dire « Monsieur Georges ».

Enfin, devant les domestiques, toujours « Monsieur Georges ». Ces différents cas s'appliquent aussi bien aux professeurs ecclésiastiques qu'aux professeurs laïques.

Quand on s'adresse à quelqu'un, qu'est-il mieux d'employer, la deuxième personne ou la troisième ?

En d'autres termes, vaut-il mieux dire : « Monsieur, voudriez-vous ceci ? » ou « Monsieur veut-il ceci ? » A parler à la

une sortie d'orgueil. Il en résulta d'abord une froileur entre elle et les villageoises, puis, insensiblement, Jeannie ne faisait pas d'avances, parce que sans être orgueilleuse elle était fière, cette froideur s'accrut également, parce que, peu à peu, on s'abstint de la faire travailler.

— Puisqu'elle peut se passer de nos avis, se disaient entre elles les vindicatives commères, qu'elle se passe donc aussi de notre argent ! Il viendra bien un moment où elle regrettera ses grands airs et ça sera tant pis pour elle !

Et, de fait, la misère était proche pour elle et les siens, mais Jeannie ne se plaignait jamais, et, malgré ses yeux souvent rougis, n'en continuait pas moins de sourire, cherchant à caher ses larmes sous une gaieté feinte. Elle ne pensait pas d'ailleurs à abandonner Eloi, pour qui, ainsi que pour son père, elle se privait elle-même du strict nécessaire. Oh ! non, elle ne l'abandonnerait jamais, le pauvre petit, et, quoi qu'il arrivât, elle continuerait à l'aimer et à faire sa pauvre vie d'orphelin aussi douce que possible. Mais, à la lutte quotidienne, ses forces s'épuisèrent malgré la robustesse de ses vingt-deux ans et sa santé commençait à s'altérer.

troisième personne, il n'y a guère que les gens de condition. Seuls les domestiques disent : « Monsieur veut-il ?... »

Dans la bonne société, on emploie la deuxième personne : « Monsieur, voulez-vous ? » S'il arrive qu'on entende la troisième personne, ce ne peut être qu'exceptionnellement et par mégarde ou pour une raison spéciale ; mais ce n'est pas à imiter.

Quand une jeune fille reçoit une lettre, elle doit toujours la montrer à sa mère et la lui faire lire.

Mais si l'on vous remet ma chère lectrice, une lettre devant le monde, ne la décachetez pas, à moins qu'on ne vous réclame une réponse pressée ; dans ce cas, il faut demander la permission de la lire.

Pour vous, Monsieur le fumeur, réservez votre pipe pour votre cabinet de travail et les endroits où vous êtes seuls avec des camarades. Devant les dames — et même si elles vous le permettent, — vous êtes obligé de vous contenter du cigare ou de la cigarette.

Ne saluez personne, et encore moins une femme, le cigare à la bouche. Ayez soin de le retirer pour causer. Actuellement, il est admis dans les cercles de prendre place à une table de jeu, la pipe à la bouche. Mais ce n'est guère bienséant.

Dans un dîner, les commérages doivent être absolument bannis. On écartera de même la politique qui est une source de discussions stériles et sans fin. Les voyages, la littérature, les arts, l'événement du jour, au besoin « la pluie et le beau temps », suffisent, pour des personnes d'esprit, à alimenter une très agréable conversation où tous pourront prendre un égal plaisir.

En règle absolue, ne donnez votre photographie que si on vous la demande. Dans ce cas, ne vous faites pas prier : car il convient, si vous résistez, que votre amie n'injurie pas.

Un homme ne manque pas à la politesse en demandant à une femme sa photographie. Celle-ci, de son côté, doit la refuser, à moins qu'il ne s'agisse d'un ami ou d'une personne de relations intimes.

Mais elle donnera une carte ordinaire qui se glisse dans un album et non une

Allait-elle, comme elle avait dit un jour, mourir à la tâche ?

Mourir ? Peut être bien ! Jeannie le craignait parfois, non que cette idée l'effrayât pour elle-même, mais que deviendraient après elle son père et son petit neveu, l'un aveugle, l'autre si jeune encore ?

Assise près de la haute cheminée dans laquelle achevait de se consumer un maigre feu de souches, Jeannie pensait à ces choses tristes un jour d'hiver, et, malgré la mélancolie de ses pensées, fredonnait quand même pour endormir le petit Eloi couché sur ses genoux, mais un sanglot tremblait dans sa voix et, tout à coup, deux grosses larmes glissaient sur ses joues où ne s'épanouissaient plus les roses de la santé.

IV

— Ne te dérange pas, Annie, ce n'est que moi... dit Pierre Maréchal en entrant dans la chambre, tandis que la jeune fille étonnée relevait brusquement la tête et, en hâte, essuyait ses yeux. J'ai frappé, continua-t-il, mais tu ne m'as pas entendu ; est-ce que ton père n'est pas au logis ?

— Non, répondit elle, je l'ai conduit, il y a quelques instants, chez le voisin, où le feu chante clair dans l'âtre. Il avait froid et,